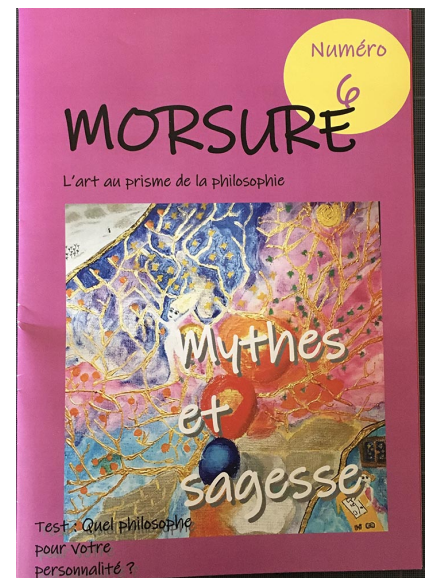


Entretien avec la compagnie Tacuabé

La compagnie Tacuabé est un laboratoire de recherche et création en danse butô, créé en 2011 à Paris par Lorna Lawrie. Les artistes de la compagnie travaillent fréquemment aux Arènes de Lutèce. Elles ont proposé cet été le spectacle « État d'Esprits » dans le cadre du festival de danse butô organisé par le Centre culturel franco-japonais Bertin-Poiré.



Quelle est la signification du masque dans votre travail ?

Les masques d'animaux viennent dans ce parcours pour faire apparaître des êtres d'altérité, une résonance qui appelle la mémoire collective. Ils sont là plutôt pour démasquer, pour réveiller, pour rendre visible l'invisible, sans chercher une signification particulière. Ils peuvent être le déclencheur qui fait naître la danse, d'ailleurs il arrive que les danseuses les enlèvent et les jettent. Il s'agit d'un travail qui porte sur la sensation. Le masque est là, plusieurs significations sont possibles, mais, nous, nous tenons à la part subtile de sa portée.

Il faut peut-être rajouter que le butô est une danse transgressive, qui cherche à aller au-delà de la représentation, il incarne une insubordination aux conventions par ce côté hybride qu'il noue à notre être comme une forme première de l'altérité...

Intervient-il dans d'autres créations ?

C'est notre première création avec des masques-objet.

En butô, le visage est déjà vécu comme un masque, c'est une décodification des gestes sociaux pour laisser apparaître, à la façon des portraits de Francis Bacon, « *ce qu'il y a sous le visage* ».

Par ailleurs, avec le masque et sans le masque, ce qui nous tient à cœur, c'est un travail sur l'apparition et la disparition : le cycle sans cesse renouvelé de la naissance à la mort qui nous relie à l'invisible et à sa puissance.

Le parcours dansé nous invite à découvrir plusieurs créatures hybrides, prises dans des situations différentes. Quel rôle joue le récit dans votre travail ?

Effectivement, la succession de danses ou même la présence, tels des motifs, de ces personnages hybrides sur ce qui s'apparente à un parcours, évoque un récit. Pourtant, il n'y a pas de récit à dans notre travail, pas un récit construit en amont en tout cas. Pas de narration. Les tableaux ont été créés ensemble, de façon collective, alors, forcément, ils se répondent. Nous organisons le tout en termes d'intensité et de rythme, nous ne cherchons pas à écrire une histoire, le récit apparaît malgré nous-mêmes aux yeux du spectateur.

Et encore une fois, pour parler de butô, on pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte d'incantation plus proche d'un récit oral qui se modifie à chaque conteur et selon chaque public...

Cette danse s'intéresse à inviter le spectateur dans un questionnement qui peut aller du soi au collectif en tenant compte de toutes les forces connues ou inconnues qui agitent notre petit monde. C'est toujours une rencontre et non une imposition de sens...

La quête de sens se situe pour nous dans l'accueil des multiplicités perdues au-delà des conceptions binaires. Raviver les traces des cultures oubliées où la place du corps comme réceptacle de pouvoirs magiques était encore possible.

Peut-on parler de l'invention de mythes contemporains ?

Nous nous sommes plongées dans les animaux comme états, comme des espaces de possibilité, et non comme représentations. Nous nous sommes nourries de mythes de toutes les époques, des images, des textes... Concernant le corbeau, par exemple, l'idée n'était pas de « représenter » le corbeau ; Ghislaine s'est inspirée de l'ombre et la lumière en cherchant dans son tableau d'habiter un oiseau des ténèbres et du soleil...

Le titre États d'Esprit appelle à l'émergence d'images oubliées qui peuvent être choquantes, mais qui sont humaines et ancestrales. De plus, cette animalité nous permet d'oser une liberté d'être qui modifie notre pensée au-delà des conventions et ouvre une fenêtre sur le devenir.

Vous avez conçu plusieurs spectacles aux arènes. Le jeu avec l'espace est-il aussi un dialogue avec l'Antiquité ?

L'histoire du lieu nous a portées depuis le début de nos explorations aux Arènes, il y a déjà presque dix ans... Le fait qu'il s'agisse d'un lieu conçu pour des événements publics, théâtre grec au début, arène romaine ensuite, nous a beaucoup inspirées, c'est un lieu "chargé" que nous avons écouté...

Dans cet endroit, l'événement collectif ne faisait pas de différence entre la vie et l'art, unis dans un tout organique. C'étaient des expériences directes, des rites qui exacerbent le sentiment de vie... sans exhibitionnisme. Ce qui finalement est très proche du butô. Le butô inscrit sa démarche dans cette traversée de l'histoire, le rapport à la culture ancestrale.

Le spectateur est pris dans la pièce et est guidé dans un parcours qui l'amène à regarder différemment l'espace qui l'entoure.

Dans un premier temps, peut-être il ne s'agit pas de regarder différemment, mais de, simplement, originellement, « regarder le lieu ». L'espace est d'abord vu, puis perçu autrement. Notre travail invite à s'arrêter, à

découvrir des « stations ». Le spectateur rentre peu à peu dans l'espace-temps que nous lui proposons, avec la musique, avec les déplacements. Lorsque nous choisissons l'endroit de nos danses, nous choisissons de quelle place, depuis quel lieu, la danse sera vue, et néanmoins nous savons que chacun sera libre de suivre ou non l'angle de vue proposé...

Le parcours mené par « la vache » et accompagné des instruments de musique est-il une forme de « procession » sur le modèle des cérémonies antiques ?

Le parcours tient à garder la spontanéité, la procession apparaît comme une forme possible, mais elle ne prévaut pas. Mener collectivement le public crée souvent une sorte de « procession », mais il y a une volonté de laisser ouverte à l'imaginaire du spectateur toute forme fixe de l'action collective qui se crée. Ce qui nous intéresse est l'échange sensible du moment présent ; le lieu est chargé, de nombreuses histoires sont possibles...

Cependant, c'est pour nous l'occasion de prendre du recul sur notre travail de près de dix ans dans cet endroit d'histoire qui n'est pas qu'un simple jardin. Les arènes portent son histoire, ses combats, ses rituels, ses mémoires... On peut dire que le parcours dansé que nous proposons chaque année est dans tous les cas un véritable rituel. Pour nous, il est devenu tel.

« L'inconnu du corps révélé par l'inconnu de la ville, et si c'était un des chemins pour s'approcher du fantastique ? »

François Bon, *Fictions du corps*